

Repères dans l'évolution d'une épistémologie féministe

Isabelle Lasvergnas

Volume 4, numéro 1, avril 1986

Des femmes dans les sciences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001995ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001995ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lasvergnas, I. (1986). Repères dans l'évolution d'une épistémologie féministe. *Cahiers de recherche sociologique*, 4(1), 5–13. <https://doi.org/10.7202/1001995ar>

Présentation

Repères dans l'évolution d'une épistémologie féministe

Un témoignage de quelques unes des formes des interrogations théoriques féministes telles qu'elles se sont structurées au cours des trente dernières années, et telles qu'elles prolifèrent désormais dans la polysémie — ainsi se présente ce numéro spécial des **Cahiers de Recherche sociologique** sur la thématique «**Des femmes dans les sciences et des sciences sur les femmes**».

À son tour, ce numéro centré pour l'essentiel sur des débats dans la philosophie, les sciences sociales et économiques, donnera à voir combien la juxtaposition de pistes plurielles marque la recherche dans le champ d'investigation développé à partir, et à propos, des femmes.

Si dans ses premières manifestations et dans la théorisation qui les a accompagnées on a pu considérer, non sans raisons, que le mouvement des femmes est apparu comme la queue d'une comète prenant la suite des grands mouvements de libération du XIXe et du XXe siècle — mouvement ouvrier d'abord, puis mouvements nationalistes — et s'est inscrit dans une logique de combat social similaire, avec les années, ce mouvement a fait preuve d'une originalité qui le rend à peu près inassimilable aux mouvements sociaux précédents, et qui le démarque d'une façon singulière.

Ce qui constitue sans doute l'originalité foncière de ce mouvement de masse, mondialisé de surcroît, est le fait des subversions successives — tant politiques qu'épistémologiques — tentées conjointement par la prolifération des quêtes sociales véhiculées par les femmes et celles des courants de pensées indissociablement liés à leur base politique. Nous

fûmes en tant que femmes au cours des trente dernières années, à la fois témoins et acteurs — même si ce fut bien souvent à notre insu — d'une double conjonction qui avait adjoint progressivement à un premier objectif de description et de dénonciation de la situation des femmes, un second objectif beaucoup plus dialectique celui-ci et qui était l'analyse de la forme sociale des rapports entre les sexes, avant de toucher à un troisième seuil, celui de réinscrire la question de «la femme», de «la féminité» et du «féminin» dans des termes enfin affranchis des visions traditionnelles. Femme(s), féminin, féminité, autant de nominations diversifiées pour des signes non pas équivalents mais connexes, et qu'il s'agissait désormais de ne plus enfermer dans une définition quelconque, mais au contraire de dégager des reflets ou des ombrages dûs à ce qu'on dénonçait comme étant une vision «androcentrique» du «réel».

Trois temps principaux pourraient être dégagés dans le mouvement théorique féministe de la seconde moitié du XXe siècle. Ces temps forts toutefois, ne se sont pas à proprement parler succédés dans une temporalité — chronologique — l'un, marquent la fin de l'autre. Les lignes de travail qu'ils ont engendrées continuent en fait à exister de front, à se chevaucher et peuvent d'ailleurs donner lieu à des courants relativement distincts, voire en confrontation les uns avec les autres et se répercutant à l'intérieur du mouvement social des femmes, (à moins qu'ils ne soient les reflets dans la langue particulière du théorique, des discours pluriels portés par la base elle-même.)

Ce que nous voulons dire ici, c'est que ce que nous nommons «temps fort» n'a nullement constitué une sorte de temps de révolution paradigmatique quand une nouvelle piste serait venue liquider une piste antérieure jugée après coup moins puissante. Non. Pour ressaisir ce qu'il en était de la situation des femmes les interrogations se sont cumulées, élargies, stratifiées et complexifiées pour aboutir enfin à une sorte de renversement d'optique qui a pu mettre en question la primauté du «politique» ou du «social» tels que délimités ou définis par les théories fondatrices d'une «science sociologique».

Originellement, on s'en souvient, la résurgence au XXe siècle du mouvement des femmes sur la scène occidentale à partir des années soixante s'est d'abord centrée sur la dénonciation et l'étude des mécanismes des inégalités selon le sexe. Le cœur de l'interrogation sur les femmes était alors bel et bien dans le lieu des sciences sociales classiquement entendues, et visait la scène du politique où «l'interlocuteur/adversaire» était soit l'état, soit le patronat, soit les hommes pris comme entité globale. C'est ainsi que le champ du travail, compris d'ailleurs pendant longtemps comme le seul travail salarié, négligeant com

plètement — est-il besoin de le rappeler? — la zone de la production domestique fournit un territoire d'investigation privilégiée. On pensait alors que l'important à conquérir pour les femmes était le rattrapage, la lutte pour l'égalité et pour des «places» identiques à celles des hommes. C'était encore l'époque où dans un élan spontané les femmes pouvaient d'ailleurs faire leur un slogan comme «Fais un homme de toi» dans le Québec du début des années soixante-dix...

S'il est incontestable que ces analyses se sont avérées des plus fécondes du point de vue de l'efficace politique - elles ont permis non seulement une conscientisation massive à l'égard de la situation des femmes, mais aussi des gains de type légal très importants - elles se heurtaient toutefois d'un point de vue théorique à un écueil difficilement contournable. Afin de décrire ce qui constituait du point de vue de la lisibilité, la situation particulière des femmes, on adoptait des cadres conceptuels existants, et pour l'essentiel, on glissait à partir de notions déjà établies vers des homologues de questionnement: ainsi référerait-on aux rôles, aux statuts, à l'inégalité, à la discrimination, à la domination, à l'aliénation, à l'oppression, etc... pour exprimer les traitements dont les femmes pouvaient être l'objet. Et bien que prises comme groupe d'étude particulier les femmes ne pouvaient être en définitive vues que comme une entité sociale parmi tant d'autres, une minorité parmi les minorités, classistes, ethniques, raciales. Finalement, l'étude du statut des femmes aboutissait au plan théorique à une relative banalisation et à une assimilation de la situation des femmes à beaucoup d'autres situations, même si fleurirent alors un ensemble d'études ponctuelles, en général très bien documentées et permettant de colliger des situations féminines diverses.

Mais quelque part, ce qu'il en était des femmes opposait une résistance à sa compréhension, et dans tous les cas de figure on faisait face à une même impasse: les femmes étaient le terme faible de l'interrogation, le point d'aboutissement dans le jeu d'une structure sociale dont l'important à comprendre étaient les registres et les mécanismes producteurs du fonctionnement général. Et secondairement, seulement, leurs points d'incidence sur des groupes sociaux particuliers. Un même modèle général servait de référent et d'unifiant:

Ainsi:

— soit que le découpage du "donné social" à étudier suivait une logique fonctionnaliste, c'est-à-dire celle des différents lieux institutionnels où se produisaient des lignes de partage entre les sexes - tout comme s'il aurait suffi de faire ensuite la sommation de toutes les

observations particulières et partielles pour obtenir un tableau complet de la situation des femmes par rapport à celle des hommes—;

- soit, qu'on s'inspirait plus explicitement d'une grille matérialiste. Là les rapports entre les sexes étaient perçus à l'équivalent des rapports entre les classes et, pour reprendre une expression de Jean Baudrillard, "matérialisés de force" - les femmes occupant inmanquablement la place des opprimées et des exploitées.

Néanmoins, en dépit de points d'appui incontestables dans les théories explicatives dominantes, les analyses féministes ont très vite inclu des variantes importantes par rapport aux orthodoxies, faisant appel à d'autres registres du savoir pour témoigner de la complexité extrême de la situation des femmes. Ainsi, en 1966, Jessie Bernard⁽¹⁾ faisant l'étude des femmes universitaires aux États-Unis, et bien que s'attachant surtout à l'analyse des conflits de rôles pour expliquer certaines des difficultés rencontrées par les femmes dans la carrière scientifique, soullevait sans hésitation l'hypothèse de la répression libidinale imposée dans l'éducation des petites filles comme mécanisme massif de répression de la capacité d'expression, et donc de l'aptitude à penser et à sublimer. Quant à Colette Guillaumin⁽²⁾, comparant les rapports de sexe aux rapports de race elle faisait émerger le corps de la femme comme lieu d'un rapport de domination et comme marque sociale - ce qu'elle nommera le "sexage" -.

Pour elle, le corps de la femme est non seulement au niveau privé objet d'appropriation par l'homme dans sa force de travail et dans toutes les variantes de sa sexualité (de l'échange érotique à la maternité) mais également, au niveau collectif, il fait stigmatiser à l'équivalent du corps de l'homme de "race" ou de "couleur" au regard de l'homme blanc. Dominées, exploitées, utilisées et méprisées, les femmes, parce que femmes seraient les colonisées des hommes.

Mais quelque ait pu être la richesse et l'acuité de ces incidences hétérodoxes, et celles des regards traverses des chercheurs féministes, dans la plupart des études à propos des femmes des résidus persistaient, difficiles à rentrer de force ou à assimiler dans des rais conceptuels déjà établis. Parmi les restes les plus difficiles à faire disparaître de multiples actes touchant au corps de la femme et à la sexualité s'infiltraient et ressurgissaient constamment - la grossesse, l'accouchement, l'allaitement, les menstruations, la ménopause, mais aussi la pornographie, ou dans d'autres civilisations des actes aussi divers que l'ablation du clitoris, l'infibulation, ou dans la Chine Impériale le rituel des pieds-bandés et la mise à mort des nourissons de sexe féminin, etc... Ces exemples-

faits innombrables, intervenaient comme un surplus aux autres modes de rapports sociaux, sans qu'il soit pour autant tout à fait simple de n'y voir que des actes de production au sens classique de la science économique, ou des lieux de domination pure et crue des hommes sur les femmes.

Or sur ces résidus, ces hors champs du théorique, ces actes confinés à l'insignifiance du "privé", à l'aléatoire de l'individuel, à l'ineffable de "l'amour", ou encore à l'impondérable de la civilisation, c'était pourtant sur eux que pour l'essentiel les femmes se mobilisaient et se battaient: luttant pour le droit à la contraception, pour l'avortement libre, pour le droit à la jouissance sexuelle, pour la "liberté des ventres", pour de nouvelles formes de rapports amoureux. Faisant exploser la séparation entre vie privée et sphère publique, entre politique et psychologique, elles réinséraient le quotidien et le banal, l'unité du vécu, du sensible aussi bien que de l'imaginaire au cœur de leurs revendications et de leur interrogation. Ainsi le vivant, le bigarré, le disparate, le biographique, l'intime et même "l'indécence" et les secrets de femme, retrouvaient-ils non seulement plein droit de cité, mais plus encore devenaient-ils les points d'ancrage à partir desquels se repensaient pour les femmes toutes les questions, et donc aussi bien celle des hommes, et celles originellement pensées par des théories sans doute plus androcentriques qu'universelles.

Le paradigme de la primauté du politique expression et extension de l'état, héritage de la pensée classique et de la Philosophie des Lumières avait éclaté. Le concept du politique était sapé de sa base, déplacé dans son instance, pour se trouver diffracté, infiltré partout, et en particulier dans les interstices les plus privés de la vie quotidienne⁽³⁾.

Restait donc à reconstituer un nouveau sens, reconstruit avec l'apport d'un regard neuf et d'une autre sensibilité critique, celle des femmes.

Mais sortir les femmes des oubliettes de la pensée, et tout ce qui, dans le même mouvement, avait été rejeté de leur altérité dans les rapports sociaux-sexuels, sous-entendait qu'on rétablisse plusieurs choses: d'une part l'histoire, relue à partir de faits jusqu'à présent négligés, mésestimés ou carrément omis; d'autre part, nombre de notions conceptuelles "réalignées" à partir d'une position féminine qui n'était sans doute pas décryptable selon les modèles acquis.

Un travail de fouille et de déchiffrement critique fut donc entrepris dans pratiquement chaque discipline scientifique - **à l'encontre des modes de discours dominants et au prix de la marginalisation institution**

nelle - afin non seulement de retrouver des faits refoulés par l'histoire, mais également de ré-étudier les prémices sous-jacentes aussi bien à l'organisation conceptuelle qu'au contenu lui-même et aux implicites du langage. Il va sans dire que ces travaux de géantes sont loin d'être achevés!

Un des pas les plus importants fut sans doute franchi grâce à l'apport de la recherche épistémologique menée à partir de la théorie psychanalytique et de la recherche sur les oppositions masculin/féminin et leurs apories respectives. Peu à peu à la place du concept d'androcentrisme, on introduisit celui de phallogocentrisme, insistant alors sur la référence inconsciente mais structurante au phallus. J. Derrida alla même jusqu'à parler de "phallogocentrisme"⁽⁴⁾, comme si à travers le temps et de façon répétitive et insistante le regard des penseurs s'était surtout construit dans la référence au masculin, et dans le redoublement discursif et métaphorique de la quête de la masculinité (ceci d'autant plus, si cette masculinité était apparente dans l'appareil génital, et de ce fait, pour les individus en question, confirmée dans les codes et les pratiques culturelles).

Enfin, le dernier point tournant dans l'interrogation féministe contemporaine - que nous pourrions dater du début des années quatre-vingts - consacra le rejet de toute forme de pensée unifiée et une fois pour toutes l'effritement des barrières disciplinaires. En même temps qu'on replaçait au centre de l'interrogation la question de la gestion sociale de la reproduction biologique et anthroponomique.

Aujourd'hui des auteurs comme Monique Schneider⁽⁵⁾, Wladimir Granoff⁽⁶⁾, ou bien sûr Luce Irigaray⁽⁷⁾, maintiennent que le mouvement même de théoriser dans un style classique serait un mouvement qu'on peut dire anti-féminin, car le concept est en lui-même coupure, tranchage. Selon ces auteurs la pulsion de maîtrise, que reflète la conceptualisation est un évitement à tomber dans le féminin. Quant aux concepts, ils sont autant de "structures-écran"⁽⁸⁾ accentuant, et la forme de quête du "réel" de la pensée occidentale, et son ordre volontariste à faire de l'unidimensionnel à partir du langage - par angoisse et impuissance devant le ultidimensionnel du réel. La métaphore, le poétique, le muqueux seraient donc éventuellement les nouvelles voies qu'il nous faudrait emprunter si nous acceptons enfin le risque de pensées nouvelles où la part du féminin ne serait plus forclosée.

Dans une interview menée par Claude Lévesque en 1985⁽⁹⁾, Monique Schneider exprimait ainsi la façon selon elle de rencontrer ce qui touche au féminin: "l'émiettement, disait-elle, la dissémination sur une

démarche faite en ruptures, permettent de donner en quelque sorte un lieu théorique où on puisse peut-être élaborer le problème différemment” - démarche qui rejoint tout à fait les conceptions de Roland Barthes⁽¹⁰⁾ lorsque ce dernier écrivait: “la seule façon de nommer le féminin (c’est) d’en parler à travers les figures rhétoriques qui marquent de manière oblique”.

Aujourd’hui au mi-terme des années quatre-vingts la démarche de réflexion féministe se trouve donc comme à la croisée de trois voies ou de trois enjeux. Maintenu à ce triple carrefour, et ceci de façon particulièrement manifeste dans le champ des sciences humaines et sociales, le féminisme adresse aux savoirs plusieurs questions de fond:

- celle du comment les femmes furent déniées dans leur place et dans leur histoire par l’androcentrisme gestionnaire du social et de l’histoire;
- celle du féminin comme trace refoulée par le masculin tant au niveau sociétal et culturel qu’au niveau de l’inconscient individuel;
- celle enfin, d’une positivité et d’une univocité défuntes, sinon sous la forme momifiée et stérile d’une science “réaliste”.

Pas plus qu’elle ne peut être réguite à un seul lieu théorique, inachevée, en devenir, la pensée féministe ne prétend nullement atteindre à des certitudes immobiles. Débordant des combats politiques, qu’elle continue néanmoins de mener, elle vise à faire émerger une compréhension du féminin autonome et dédouanée de la saisie traditionnelle sur les femmes et, de “la femme”. Dépassant donc le manifeste des rapports de pouvoir entre les sexes le questionnement féministe veut en outre débusquer la logique qui est la clé de voûte de l’ordre du discours dans l’épistémé. Il s’agit, au point où nous en sommes de la déconstruction amorcée, d’un travail qui porte surtout sur le savoir des sciences d’une pensée occidentale et blanche. C’est de cette pensée-là d’ailleurs, dont il sera question dans ce numéro des **Cahiers de Recherche sociologique**.

Nous y trouverons à partir des contributions des différents auteurs quelques unes des principales formes d’interrogation présentes dans la recherche féministe la plus contemporaine.

Louise Vandelac rappellera comment la science économique centrée sur le modèle de “l’*homo oeconomicus*” a exclu traditionnellement les femmes des circuits économiques reconnus, renvoyant au cycle de la “nature” jusqu’à leur apport dans les activités reproductrices biologiques et anthroponomiques. Or aujourd’hui, avec le recours de plus en plus banalisé aux biotechnologies de la reproduction, non seulement les conventions gestionnaires et juridiques qui se mettent en place, ne

permettent-elles pas aux femmes de véritablement réinscrire la grossesse et l'accouchement dans le cycle général de la production économique, mais au contraire, semblent-elles faire resurgir, et consacrer au niveau légal, des résidus concernant l'imaginaire de la primauté dans la procréation de l'élément mâle sur l'élément femelle.

Francesco Arena fera le bilan de la présence actuelle des femmes dans les diverses spécialisations scientifiques et techniques au Québec. Son étude statistique menée sur les quinze dernières années, démontrera qu'en dépit d'un rattrapage impressionnant en termes de diplômes obtenus par les femmes, perdurent sur le marché de l'emploi, la sexuation des spécialisations et des métiers, ainsi que plusieurs seuils de goulots d'étranglement.

Marianne Gotzonyi Ainley dressera une liste impressionnante de femmes scientifiques qui au cours des deux derniers siècles, en dépit de leur apport souvent substantiel ont été parfaitement négligées dans les annales de l'histoire des sciences. Sans statut professionnel, ces femmes étaient en général des bénévoles, accordant gratuitement leurs services et leur aide à un père ou à un époux, quand ce n'était pas tout simplement à une institution.

Josiane Boulad Ayoub travaillera à partir de textes de Jean-Jacques Rousseau et de la Philosophie des Lumières. Elle analysera le sens des différences que Rousseau affirme exister à partir des lois de la nature entre l'homme et la femme, ou entre Émile et Sophie, dans leur rapport au savoir et à la connaissance. Son objectif sera de traquer l'enjeu souterrain qui mine les représentations rousseauistes au point de faire poser à l'auteur la question suivante: "plutôt qu'Émile ne serait-ce pas Sophie le véritable "homme de l'homme"?"

Enfin, je questionnerai à partir de débats théoriques pluridisciplinaires la trace éventuelle d'une sexuation marquée au lieu de l'inconscient et ressurgissant pour l'individu (par delà ses modes de socialisation et ses expériences professionnelles) dans la façon dont il/elle s'insère dans l'extérieur de soi, c'est-à-dire la façon dont il/elle à travers ses modalités de pensée, négocie son insertion dans la langue et dans le sens, et en l'occurrence dans la science qui est le point d'ancrage qui a guidé ici la réflexion générale.

Notes

- (1) Jessie S. Bernard, *Academic Women*, Pennsylvania State University Press, 1964, 331 p.
- (2) Colette Guillaumin, "Question de différence", *Questions Féministes*, no. 6, sept. 1979, Paris, Ed. Tierce.
 Colette Guillaumin, "Femmes et théorie de la société", *Sociologie et Sociétés*, vol. XII, no.2, oct. 1981, Université de Montréal.
 Colette Guillaumin, "Pratique du Pouvoir et Idée de Nature (I). L'appropriation des Femmes", *Questions Féministes*, no.2, 1978, Paris, Éditions Tierce.
 Colette Guillaumin, "Pratique du Pouvoir et Idée de Nature (II). Le discours de la Nature", *Questions Féministes*, no.3, 1978, Paris, Éditions Tierce.
- (3) Nous ne prétendons pas ici que c'est à travers le mouvement des femmes qu'a été formulée pour la première fois une reconsidération du lieu du politique. À cet égard l'oeuvre de Michel Foucault, et en particulier toute sa recherche sur l'Histoire de la sexualité est exemplaire de ce genre d'analyse (cf. par exemple Michel Foucault, I *La volonté de savoir*, Paris, Éditions Gallimard, 1976, 224 p.; Michel Foucault, II *L'usage des plaisirs*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, 296 p.; Michel Foucault III *Le souci de soi*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, 288 p.; Ou encore Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, Éditions Gallimard, 1975.
 Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans le cas du mouvement des femmes c'est que cette compréhension a été d'abord vécue et exprimée à la base, dans la langue du vernaculaire dans les errements et les soubressauts d'un discours non policé, dans la vérité de l'émotionnel, et n'a pas eu besoin de passer par l'entremise de grands penseurs-timoniers pour se dire.
- (4) Jacques Derrida, *Éperons*, Les styles de Nietzsche, Paris, Champs, Flammarion, 1978.
- (5) Monique Schneider, "Père, ne vois-tu pas...?", le père, le maître, le spectre dans l'*Interprétation des rêves*, Paris, Denoël, 1985, 264 p.
- (6) Wladimir Granoff, *La Pensée et le Féminin*, Paris, Collection Arguments, Éditions de Minuit, 1976, 467 p.
- (7) Luce Irigaray, *Éthique de la Différence sexuelle*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, 198 p.
- (8) Expression reprise à Jean Baudrillard dans l'*Échange symbolique et la mort*, Paris, Éditions Gallimard, 1976, 347 p.
- (9) Claude Lévesque, Série *L'Énigme du Féminin*, Émission "La sorcière et l'Hystérique: Michelet, Freud", interview de Monique Schneider, Radio-Canada, 10 avril 1985.
- (10) Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Le Seuil, 1978, 46 p.